

Destination abattoirs



Jean-Bernard
Vuillème

Ce voyage littéraire va du pré aux abattoirs. Le guide s'appelle Beat Sterchi, écrivain suisse alémanique, et son héroïne répond aux doux nom de Blösch, une maîtresse-vache du pays nanti. Mais il faut voir surtout les hommes qui s'agitent autour de cette grande bête aux tétines dégoulinantes, puis de sa carcasse insécable sous la scie à os.

Lait. Viande. C'est pour cela qu'ils s'agitent, quoi de plus nécessaire que le lait qu'on boit et que la viande qu'on mastique? Alors pourquoi cette absence au-delà de leurs gestes? Les hommes font le mieux possible ce qu'ils ont à

faire. Leurs gestes ont un joyeux prolongement de fête quand ils tuent le cochon à la ferme, mais qu'ils soient payés pour égorger cent porcs par jour et voici qu'il barbotent dans un sanglant marécage. Aux abattoirs, le contremaître passe son temps à gueuler, il faut aller toujours plus vite, et plus il gueule plus le vide s'accroît. Ces exécuteurs sont d'abord des exécutants, des machines à équarrir l'absence, selon le règlement. C'est très épuisant.

On sent à lire «La Vache» que Sterchi décrit un monde connu: pas trace de sensiblerie, d'abstraite intellectualité dans cette prose trépidante de précision et d'âpreté traversée par un souffle épique. Il est impossible d'atteindre ce réalisme sans quelque intime fréquentation des lieux. Son livre m'a projeté vingt-cinq ans en arrière, quand mon regard plongeait d'un cinquième étage dans le carnage imaginaire. Quand les hurlements des cochons me servaient de réveille-matin. Quand j'apercevais des porcs parqués

sur une plate-forme grillagée et des hommes qui leur bottaient le cul pour les faire entrer dans la halle d'abattage. Et quand je suis entré aux abattoirs, que j'ai déambulé dans ses couloirs, slalomé entre des amas d'entrailles, des yeux de vaches oubliés sur les dalles, humé l'odeur du sang où trempaient mes semelles, malgré les précautions. Ce jour où j'ai respiré l'estomac des ruminants lorsqu'il éclate sous le couteau du tripier. Ces jours où j'allais assister à la mort du cheval. Le pistolet sur le crâne, l'homme qui tire et le cheval qui s'effondre, puis ses ultimes ruades, comme jamais il n'a rué, couché, mort et ruant devant les hommes qui s'écartent, cette frénésie sans objet, nerfs et muscles en folie... Tout à l'heure, le paysan caressait encore l'encolure du cheval, le paysan était toujours là, pour chaque cheval, et il caressait toujours l'encolure. C'était pathétique, cette caresse, avant les gestes qui tuent, saignent, équarissent et dépècent. Pour les vaches et les cochons, il n'y avait jamais cette caresse.

J'étais un petit sensible de la ville domicilié en face des abattoirs. Pendant deux ans, je n'ai plus mangé de viande. Pour compenser, on me gavait de produits laitiers. C'eût été bête de déménager pour ça: les abattoirs font partie de la vie.

On n'y coupe pas.

C'est ce que dit superbement Sterchi: tous les chemins mènent aux abattoirs et c'est pour ça que nous cherchons tous une place du bon côté du couteau. Ils font partie de notre vie, comme la ferme, les pâturages où ruminent nos énormes vaches, les zones industrielles où paissent nos usines, comme nos basses-cours, nos clapiers, nos écoles et nos Paris-Dakar.

Comme encore nos amours, et la beauté qui devrait bien finir par exploser dans nos yeux, un jour.

● «La Vache», de Beat Sterchi. Collection CH, éditions Zoé.



NOS ÉCOLES ET NOS PARIS-DAKAR — Le voyage va du pré aux abattoirs
fan-Treuthardt